CONSIDÉRATIONS

No 271.

SUR

LA NOSTALGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 décembre 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR FRANÇOIS-THÉOPHILE COLLIN, de Paris,

Chirurgien Aide-Major au troisième régiment de dragons; ancien Élève de l'École pratique et de l'Hôtel-Dieu de Paris; Bachelier ès-lettres.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie.	CRUVEILHIER, Président.
Physiologie.	BÉRARD.
Chimie médicale.	ORFILA, Examinateur.
Physique médicale.	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.	RICHARD.
Pharmacologie.	DEYEUX.
Hygiène.	DES GENETTES, Examinateur.
Pathologie chirurgicale.	MARJOLIN. JULES CLOQUET, Suppléant.
Pathologie médicale.	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales.	BROUSSAIS.
Opérations et appareils.	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.	ALIBERT.
Médecine légale.	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.	MOREAU.
Clinique médicale.	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL.
Clinique chirurgicale.	BOYER. DUBOIS, Examinateur. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens.	....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Bayle.	Hatin, Examinateur.
Bérard (Auguste).	Hourmann, Examinateur.
Blandin.	Jobert.
Boyer (P.).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin Solon.
Broussais (Casimir), Suppléant.	Piorry.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson.
Dubled.	Royer-Collard.
Guérard.	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Faible témoignage d'amour filial et de reconnaissance.

A MON COLONEL,

MONSIEUR **BRÉMOND D'ARS**,

Officier de la Légion-d'Honneur.

Hommage respectueux.

F.-T. COLLIN.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA NOSTALGIE.

On a donné le nom de *nostalgie* à cette variété de la mélancolie qu'éprouvent les personnes éloignées de leur pays et de leurs parens, lorsqu'elles ressentent le désir insurmontable d'y retourner ou de les revoir. Elle est connue en France sous le nom de *maladie du pays*; en Suisse, on lui a donné celui de *das heimweh*, ce qui veut dire *désespoir d'absence*, non pas tant à cause de la souffrance que fait éprouver l'éloignement du pays natal, que par la crainte que l'on a de ne jamais pouvoir y retourner.

Harder, le premier, assigna le nom de *nostalgie* à cette affection; d'autres avant lui l'avaient observée, mais c'est à lui qu'on en doit la première description raisonnée; car, jusque-là, on avait négligé son étude, ou on ne l'avait pas assez suivie pour lui donner un nom distinctif et la ranger dans le cadre nosologique.

On ne peut se rendre raison du charme invincible dont se pare à nos yeux la vue des lieux de notre naissance, après qu'une longue absence nous en a séparés. Pourquoi s'y attache-t-on? pourquoi conserve-t-on toute sa vie le souvenir de tout ce que l'on a aimé dans son

enfance? et pourquoi sommes-nous toujours saisis d'une douce émotion lorsque ce souvenir vient nous frapper?

Montaigne, au milieu de sa douce philosophie, ne pouvait se détacher de son amour pour sa ville natale. « Oh! disait-il, dans son langage naïf, en parlant de la cité de Paris, elle a mon cœur dès mon enfance..... Je ne suis Français que par cette grande cité. »

Ce n'est pas seulement aux pays où la nature est belle et riante que l'homme s'attache; la douce harmonie de ces contrées se répand sur son âme, et la maintient à un égal niveau; l'habitant des plaines est plus calme que celui des montagnes, il n'a pas les passions aussi vives; l'uniformité des lieux qu'il habite, dépourvue de ces grands accidens de terrain, qui donnent un rude aspect au pays du montagnard, a imprimé à la longue une teinte uniforme à ses pensées, tandis que la sauvage énergie du dernier reçoit le reflet de ce qui l'environne. Qui l'éloignera de ses rochers, de ses glaces, de ses torrens? Il y voudra retourner; et, pour parvenir à son but, rien n'arrêtera son courage, rien ne le fera chanceler. On cite l'exemple de Groënlandais qui, transportés en Danemark, bravèrent une mort certaine en s'exposant sur de petits canots pour retourner dans leur pays, dont ils étaient séparés par des mers immenses. Les Suisses, les Écossais sont ceux que la nostalgie attaque le plus fréquemment; les paysans de l'ouest de la France en sont atteints dès qu'ils quittent leur climat brumeux, et pourtant que regrettent-ils? Des bruyères, des rochers au bord de la mer, et des champs où la terre semble honteuse de porter quelques tiges rabougries et décolorées.

En l'an II, la nostalgie régna presque épidémiquement, et fit d'affreux ravages sur les jeunes Bretons appelés à l'armée de la Moselle; en l'an VIII, l'armée des Alpes en ressentit de nombreuses atteintes. Suivant la relation du célèbre médecin en chef de l'armée d'Égypte, la peste qui désola notre armée fut rendue plus meurtrière encore par la nostalgie qui vint la compliquer. Pendant le typhus qui se fit observer à Rennes en 1824, la nostalgie s'appesantit sur les soldats bretons, quoiqu'ils fussent dans leur pays, et ce fut à l'heureuse idée

qu'on eut d'envoyer la musique du régiment exécuter, sous les fenêtres de l'hôpital, des airs de la Bretagne, qu'on dut le salut de plusieurs de ses enfans.

L'homme est susceptible de grands et de nobles sentimens; mais il en est de passagers, qui sont dus aux circonstances, à l'âge, à l'influence du moment, tandis que l'amour de la patrie ne se perd jamais; que loin de s'éteindre avec les années, il ne fait que croître et grandir avec elles. Quel est en effet celui qui, touchant son sol natal après une longue absence, qui, revoyant la maison paternelle, n'a pas senti son cœur palpiter d'une douce émotion? C'est sans regrets et sans larmes que l'on s'éloigne pour courir après la fortune ou la gloire; alors on est sûr du retour, on peut calculer l'intervalle qui le séparera du départ, et l'on songe d'avance avec bonheur aux fêtes que ce retour fera naître; mais le malheureux que, malgré lui, l'on arrache à ses pénates pour l'envoyer sur un champ de bataille, ou pour le jeter sur la terre de l'exil, qu'aura-t-il pour se consoler si le chagrin le porte à ne voir que la mort pour dernier terme à ses souffrances? mieux vaudrait pour lui une mort tranquille au foyer domestique, que les chagrins cuisans et le désespoir d'une séparation éternelle. Transporté loin de ses habitudes, ne voyant autour de lui que des figures étrangères, des visages qui ne lui sourient plus, d'autres hommes enfin, qui voient ses maux avec indifférence, l'exilé languit, se consume et s'éteint en jetant un long et dernier regard d'amour sur l'horizon qui lui cache les lieux de son enfance.

« Et dulces moriens reminiscitur Argos. »

VIRGILE.

C'est surtout au milieu des armées que l'on entend se manifester les regrets de l'absence; c'est là que l'on voit dépérir, sans motif apparent, de jeunes soldats, ceux-là même qui paraissaient devoir être les plus vigoureux défenseurs de l'état. On a beau leur rendre plus doux les commencemens de leur carrière, diminuer les fatigues, employer avec eux une douceur paternelle, et ne pas les effrayer par

l'appareil des rigueurs militaires, ils ne comprennent pas ce qu'on fait pour eux; ils gémissent en secret, et rien ne peut les distraire de leur unique pensée, de leur seul désir, celui de revoir le pays de leur amour.

Ce chagrin devient donc une affection morbide, rentrant dans le domaine de la pathologie, puisqu'elle peut avoir pour terminaison la mort, causée par une série d'inflammations latentes, qui, dans l'espace de peu de mois, attaquent divers organes, et affaiblissent toutes les fonctions, surtout celles du système nerveux, siége immédiat de la nostalgie. Nous allons successivement parcourir les phases de cette affection, rechercher les causes qui peuvent y donner lieu; enfin, signaler les moyens propres à la prévenir, à l'arrêter dans sa marche, et à s'opposer à des progrès dont le prognostic est presque toujours fâcheux.

Si l'on considère, en effet, quelle différence inouïe il existe entre la vie des camps, vie agitée, sans repos, toute d'inquiétude ou d'exaltation, et la vie tranquille des villes ou des champs, on ne s'étonnera pas de l'impression que doit éprouver un jeune soldat à son entrée au service; il quitte la bêche et la charrue, et ses occupations les plus chères, pour en prendre de nouvelles, dures, pénibles à supporter. Sans doute, il n'était pas oisif avant de marcher sous les drapeaux; son travail était aussi dur, pénible; le soleil n'était pas levé, qu'il avait déjà quitté sa couche grossière pour accomplir sa tâche; et à peine si, pendant la journée, il prenait quelques heures de repos. Mais aussi quand il rentrait le soir, harassé de fatigue, brûlé par les rayons ardens d'un soleil d'été, ou refroidi par l'inclémence de la température, des mains amies s'empressaient à le servir, puis il s'asseyait gaîment au souper de famille, égayé par quelques joyeux contes et les caresses de ses jeunes sœurs. Oublieux des travaux terminés, de ceux à faire, il vivait de son bonheur, quand tout à coup le tambour a résonné, il a fallu partir; et, malgré les larmes versées, les bras qui le pressaient se sont ouverts pour obéir à la loi.

Le voilà pleurant encore, confondu parmi ses compagnons d'armes; trouvera-t-il de la sympathie? Les uns, pour s'étourdir, ont cherché dans le vin l'oubli de leur situation présente, et mêlent leurs cris aux clameurs des autres, qui, électrisés par l'amour de la gloire, ne rêvent plus que combats, et déjà portent avec orgueil un drapeau, pour s'habituer à celui qu'ils vont défendre, pour lequel ils vont prodiguer leur sang. Ceux-là ont déjà tout oublié, ou s'ils pensent à leurs familles, c'est qu'ils voient dans l'avenir le jour où ils reparaîtront devant elles, revêtus des insignes que l'on accorde à la bravoure.

Au milieu de ces élans de joie, vous entendez des soupirs; au milieu de ces hommes tout dévoués, vous en voyez un autre qui marche les yeux baissés, regardant souvent derrière lui, se traînant avec peine sur les traces des autres; des pleurs sillonnent ses joues; et déjà il entend gourmander sa paresse; ses larmes sont taxées de lâcheté, et les sarcasmes des autres le punissent de son hésitation involontaire. Peut-être dans ce moment n'eût-il fallu qu'un mot de consolation pour le sauver; mais aucune bouche ne s'est ouverte pour le lui dire, on s'est contenté de ne plus le tourmenter par les reproches.

Cette solitude, au milieu de tous, a accru son mal; il s'est retracé les larmes de sa mère, et les siennes ont coulé plus abondamment; il se rappelle qu'il s'est senti pressé sur le cœur paternel, et le sien se ferme pour jamais au bonheur. Son moral s'affaiblit peu à peu; il suit instinctivement la masse, parce qu'il sait que la désertion serait punie; d'ailleurs il a du courage, et la preuve, c'est que, malgré son oppression et ses larmes, il n'a pas songé aux fatigues de la route, de cette première route si pénible pour les jeunes soldats; mais il l'a faite comme une victime dévouée à la mort. Car, dès ce moment, tout est fini pour lui; une trop brusque transition s'est opérée dans sa position sociale pour qu'il puisse la supporter, tourmenté qu'il est par une idée fixe, une idée qui le tue, et qu'il ne peut chasser, c'est-à-dire qu'il a quitté son pays pour ne jamais le revoir. Dans

tout ce qu'on lui commande il agit machinalement; il obéit sans murmurer, sans se plaindre; il est le plus docile de tous, mais il l'est avec indolence, et ne fait que ce qu'on lui prescrit, sans jamais aller au-devant des ordres qu'on pourrait lui donner. Pourquoi? c'est qu'il a fait l'abandon de sa vie, et n'a réservé pour lui que ses amères pensées, qui le tiennent toujours éloigné du présent, et l'empêchent de rêver un avenir plus heureux. Froid, impassible, il ne profère pas un seul mot de reproches contre ceux qui font le malheur de sa vie; tout lui paraît être indifférent; toujours seul, il ne cherche pas un ami auquel il puisse ouvrir son âme. Encore, si l'infortuné trouvait au-dedans de lui-même les consolations dont il a besoin! Loin de là, c'est dans sa solitude qu'il puise l'accroissement de son chagrin. Peu à peu ses traits s'allongent, son visage se sillonne de rides, ses cheveux tombent, son corps s'émacie, ses jambes fléchissent sous lui; une fièvre lente le mine; son estomac refuse les alimens; une toux sèche le fatigue; la prostration des forces ne lui permet bientôt plus de se lever de son lit. Alors il s'enveloppe dans ses draps, refuse de répondre aux questions qu'on lui fait; ses lèvres se contractent avec force si on veut lui faire avaler quelque liquide. Il se parle à lui-même, ses discours sont incohérens; la fièvre redouble, et bientôt il succombe.

Le diagnostic de cette maladie n'est pas obscur; il est presque impossible de se méprendre sur son existence, malgré les autres symptômes de trouble des fonctions qui pourraient se manifester. A quelle cause, en effet, pourrait-on attribuer ces souffrances négatives qui ne dépendent que de l'affection morale, et d'une irritabilité nerveuse excessive qu'acquiert alors le cerveau? Mais les symptômes que nous avons énumérés ne sont pas toujours aussi violens; chez d'autres, leurs progrès sont plus lents, et ne s'annoncent que par une douce mélancolie. Leur figure décolorée, leurs traits abattus, dénotent bien chez eux la souffrance morale, mais portée à un bien moindre degré que chez les premiers; ce n'est pas qu'ils sentent moins, mais ils doivent cet avantage sur les autres à leur organisation moins déve-

loppée. Le système sanguin est moins actif, le nerveux moins exquis ; les pensées douloureuses, les chagrins ont moins de force sur un cerveau émoussé par la faiblesse normale.

On ne peut confondre la nostalgie avec la mélancolie ni avec l'hypochondrie ; les causes en sont différentes, et le diagnostic n'est pas non plus le même. La nostalgie, d'ailleurs, est constante et invariable dans sa marche ; tandis que les autres se montrent sous autant de formes qu'elles attaquent d'individus, et sont presque toujours symptomatiques d'une affection organique, notamment du cœur et de l'estomac.

La nostalgie est du nombre de celles qui peuvent être simulées, et certainement plusieurs jeunes soldats ont abusé de la bonne foi et de la confiance des médecins commis à leur visite. Quelques-uns, sachant bien qu'ils se rendent intéressans par cette affection, se sont soumis aux plus cruelles privations, ont enduré la faim, ont passé des nuits sans sommeil, pour faire croire à la réalité de leur mal. Parmi eux, les uns ont réussi à se faire renvoyer dans leurs foyers, les autres se sont lassé de poursuivre une libération achetée au prix de leur santé ; d'autres enfin, mais plus rares, ont succombé victimes de leur dol et de leur imprudence. Il est donc des cas où il est très-difficile de reconnaître si le mal est réel ou simulé : s'il est réel, l'humanité défend d'attendre qu'il ait fait des progrès contre lesquels l'art serait impuissant ; s'il est simulé, par quel moyen s'assurera-t-on du contraire? Dans l'un ou dans l'autre cas, on observe les mêmes symptômes, car le fourbe les a trop bien calqués pour ne pas vous induire en erreur. Il faudra donc se mettre en garde contre la ruse, et tâcher de la reconnaître, si elle a lieu, en recherchant la conduite antérieure de celui qui feint d'être nostalgique. On s'efforcera adroitement de savoir près de ses camarades s'il est toujours chagrin, morose, s'il recherche la solitude et fuit toutes les occasions de plaisir. Si l'on vous assure, au contraire, qu'il est habituellement gai, et que ce n'est que depuis peu de temps qu'il se plaint, s'il n'est pas d'une conduite régulière habituelle, abandonnez-le à lui-même; car, de lui-

même il tiendra sa guérison, en ne pensant plus à retourner dans son pays natal par un moyen si peu digne d'un soldat.

Si vous vous montrez si sévère pour celui qui voulait vous tromper, d'un autre côté il vous faudra user de toute votre bienveillance envers le malheureux qui souffre; et son traitement, tout en réclamant les soins du médecin, exige aussi ceux de l'homme éclairé par la philanthropie. Le médecin devra s'entourer de tous les dehors qui concilient la confiance; son devoir est de l'aborder avec le sourire sur les lèvres; qu'il lui remontre qu'on ne veut pas prolonger ses souffrances; qu'il lui sera permis de revoir son pays, et qu'il partira dès qu'il pourra supporter le voyage. Qu'on lui parle des objets de son affection, on fera naître sa confiance; ses traits reprendront de la sérénité; peu à peu, aidé par de légers stimulans, par une alimentation appropriée d'abord à sa faiblesse, et ensuite à l'état croissant de ses forces, il oubliera ses chagrins et ses peines passées, et retournera dans le pays de son affection, près des parens qu'il aime, en bénissant celui qui l'aura rendu à leur tendresse.

On a souvent réussi par d'autres moyens; il a suffi quelquefois de parler aux nostalgiques le patois de leur pays pour leur faire oublier qu'ils l'avaient quitté. Des exilés se sont plu à retracer l'image des lieux de leur naissance, en donnant aux pierres, aux arbres, aux ruisseaux de la terre d'exil un nom connu qui leur rappelait de doux souvenirs; ils flattaient leur imagination, et donnaient ainsi le change à leurs idées de chagrin et d'ennui par ces ingénieux moyens.

La nostalgie n'est pas rare; on l'observe fréquemment aux armées et dans les hôpitaux. Le tempérament qui y dispose est le bilioso-sanguin, qui, unissant une vive sensibilité à une grande susceptibilité nerveuse, rend le moindre chagrin plus violent; et c'est toujours chez les individus qui en sont doués qu'on voit la maladie qui nous occupe se développer avec le plus de force et d'intensité. Il est rare d'en voir atteints des sujets lymphatiques, l'atonie de leurs organes étant pour eux un sûr préservatif contre les émotions fortes et con-

stantes. C'est plutôt chez eux que se manifeste la mélancolie, maladie des âmes douces, lorsqu'elle n'est pas portée à l'excès.

La mélancolie est une affection qui ne contrarie en rien, du reste, les actes de la vie, et qui même pourrait s'y accommoder d'autant mieux, que cette espèce d'affection contemplative, d'abandon de soi-même, porte à supporter avec plus de résignation les inconvéniens et les déplaisirs du moment. Le mélancolique s'est tellement fait une habitude de la souffrance qui n'existe que moralement chez lui, qu'un plaisir, qu'un événement heureux ne le touche pas, parce qu'il y trouve toujours un mauvais côté, qui tôt ou tard devra, d'après ses idées, lui faire payer avec usure la joie qu'il en aurait éprouvée. Si c'est un chagrin, une perte sensible qui le frappent, pourquoi se désolerait-il? N'a-t-il pas, depuis long-temps, prévu pour lui toutes sortes de malheurs; ils surviennent quand il pourrait déjà les oublier, tant il s'en est occupé d'avance.

Si l'on voit le mélancolique rechercher la solitude, ce n'est pas pour fuir les hommes, c'est pour descendre en lui-même, à son aise et sans témoins importuns; c'est pour accuser le sort de son injustice, sans se soucier si ses plaintes sont fondées ou non, car la plupart du temps il lui faut bien peu de chose pour se désoler. Il porte en tous lieux un visage abattu; sa démarche est celle d'un homme souffrant; ses mouvemens sont lents, et, quoiqu'il n'offre l'apparence d'aucun mal intérieur, on peut cependant s'apercevoir qu'il a en lui des signes tendant à prouver que sa santé est détériorée et que son économie a perdu ses ressorts habituels. En effet, qu'il soit soumis à l'examen médical, on reconnaîtra presque toujours chez lui l'irritation de quelque organe important. Le pouls est petit, le teint pâle, la peau généralement décolorée; la langue est rouge sur ses bords; d'autres fois une toux sèche signale une affection de poitrine, et cette cause est une de celles qui, en faisant naître la mélancolie, disposent surtout au suicide ceux qui en sont atteints. Elle reconnaît encore pour causes un délire exclusif sur un objet, une passion forte et poussée à l'excès. Tels sont les considérans qui doivent occuper le méde-

cin. Si la mélancolie lui paraît dépendre d'une maladie répercutée ou même existante, il devra s'attacher d'abord à se rendre maître du mal; ou bien à rétablir l'organisme dans l'état primitif; s'il reconnaît, au contraire, quelque cause morale, s'il a à combattre des idées nées d'un cerveau malade, que par des soins affectueux, que par l'aménité de son caractère, il s'insinue dans l'esprit de son malade, qu'il cherche à gagner sa confiance; en un mot, à s'en faire un ami: alors il lui sera facile de faire renaître l'espérance dans son cœur, et de lui faire supporter, pour ne pas dire aimer, la vie qui lui était devenue à charge, et dont il voulait se délivrer. Le mélancolique devra, dans la société de quelques amis, se livrer à des distractions agréables, telles surtout qu'en fournit la campagne: que la chasse, la pêche, l'étude de la botanique occupent ses loisirs; que ses travaux soient partagés par tout ce qui peut éveiller des passions douces et gaies et des émotions légères; par exemple, la musique, les exercices gymnastiques et les courses modérées à cheval; que ses alimens soient de bonne nature, légers, de digestion facile, et point trop abondans. Si quelques symptômes nerveux se faisaient ressentir, on devrait employer les bains tièdes et les antispasmodiques; on a quelquefois obtenu du succès par des bains de surprise. Cette immersion inopinée, en changeant le cours des idées, leur donne parfois une meilleure direction; cependant c'est un conseil qu'il n'est pas toujours bon de suivre, à cause des accidens auxquels ces bains peuvent donner lieu. Si la pléthore sanguine existe, ce qui est très-rare, on doit pratiquer une saignée. *Pinel* a recommandé l'association du quinquina et de l'opium, lorsque le malade éprouve un découragement extrême qui le porte à quitter la vie, et quand tout le corps semble être dans un état de stupeur, résultat de l'asthénie et de l'absence des forces soumises au siége des facultés intellectuelles.

Tous ces moyens curatifs sont souvent inutiles, et l'on est rarement dans la nécessité de les employer. La mélancolie cède presque toujours aux soins de l'amitié, et comme il est facile de remonter aux causes qui l'ont produite, on la combat et on la vainc aisément, lorsque les

causes sont morales. Il n'est pas nécessaire de dire que si elle est due à une autre maladie organique, c'est sur cette maladie qu'il faut diriger ses efforts et le traitement. Il n'en est pas de même de l'hypochondrie, que les anciens appelaient humeur noire ou atrabile, et qu'ils attribuaient à la bile. L'hypochondrie se décèle chez celui qui en est atteint par tous les symptômes que nous avons reconnus dans la mélancolie, mais plus forts, plus violens, puisque cette maladie est presque un principe d'aliénation mentale. L'hypochondriaque est misanthrope, chagrin, bourru, ne peut vivre en paix avec personne: il a le genre humain en horreur; il voudrait vivre seul au milieu des forêts, avec les loups, dont il s'imagine souvent avoir revêtu les formes. Il éprouve des hallucinations, des vertiges, et se crée des images fantastiques. Tous les hommes sont ses ennemis, et il les enveloppe tous dans l'anathême qu'il lance contre eux. D'autres fois l'hypochondriaque est un homme aux mœurs douces, mais il est malheureux; un démon s'est attaché à lui nuire, rien ne lui réussit, les choses les plus simples et les plus ordinaires de la vie se compliquent pour lui, rien ne se trouve jamais en harmonie avec ses idées. N'est-ce pas une affection bizarre que celle-ci, qui offre les symptômes les plus incohérens, quelquefois les plus graves en apparence, avec une santé parfaite. L'hypochondriaque se croit toujours sérieusement malade, et si certain d'une dissolution prochaine, qu'on en a vu qui, non contens de faire leurs dispositions testamentaires, s'occupaient encore de celles qui ne devraient regarder que leurs héritiers.

Toutes les passions tristes se rattachent à ces affections; elles traînent à leur suite la jalousie, l'envie, la haine, qui donnent naissance aux crimes nombreux qui désolent la société. L'homme qui se rend coupable d'un crime n'est pas toujours aussi criminel qu'on le croit; il est rare qu'il ne porte pas en lui le germe de sa dépravation, germe qui dépend de causes physiques organiques. Ceci est une grave question qu'il ne faudrait peut-être pas soulever sans la résoudre; je vais essayer d'appuyer mon assertion de quelques raisonnemens.

Souvent il arrive qu'un homme, accusé de quelque grand crime,

en commet un second sous les yeux mêmes de la justice; n'est-ce pas là une action qui oblige à le séquestrer de la société, en en purgeant un monstre. Cependant, l'avocat qui le défend invoque en sa faveur l'aliénation mentale, et je crois que dans tous les cas de meurtre, même avec préméditation, on devrait l'invoquer. Dès qu'il y a meurtre, il y a monomanie homicide. Le meurtre serait toujours impuni, si celui qui le commet n'y était pas poussé comme malgré lui. Les combats qu'il lui a fallu se livrer pour arriver jusque là, l'idée fixe qui l'y portait, la crainte du supplice qui devait l'en détourner, ont dû arrêter le développement d'autres idées et l'empêcher de prévoir les affreuses suites du forfait. Il ne calcule pas s'il restera ou non impuni; une fois que le crime a été résolu, rien n'arrêtera son exécution. Peut-on croire que cet homme ait agi de sang-froid? ne lui a-t-il pas fallu une surexcitation insolite pour le faire ainsi sortir des sentiers battus de la vie habituelle? pour s'accoutumer au meurtre, où aurait-il trouvé des modèles sanglans? C'est son propre cerveau qui a élucubré d'infernales idées, et qui a conduit sa main, agent passif d'un centre phlogosé.

C'est à l'éducation à donner une bonne direction aux idées; mais si elles dévient, soit par sthénie, soit par asthénie des organes, le devoir du médecin est tracé : c'est dans ses lumières, dans son amour pour l'humanité, qu'il doit se confier; qu'il sache prendre sur les esprits un noble ascendant, qu'il s'applique à reconnaître les causes physiques et morales des affections, et c'est à l'aide de ces utiles et indispensables connaissances qu'il parviendra à s'acquérir la confiance générale.

PROPOSITIONS.

I.

L'INFLAMMATION gastro-intestinale peut être le résultat d'un exercice violent et prolongé.

II.

Les phlegmasies cutanées sont presque toujours symptomatiques d'une irritation des organes digestifs.

III.

La multiplicité des systèmes est la preuve de l'incertitude d'une science, et la médecine ne deviendra positive que lorsque toute diversité d'opinions aura cessé.

IV.

On défend généralement aux jeunes filles pubères l'emploi de vins généreux et d'alimens excitans : je pense, au contraire, qu'en leur en prescrivant l'emploi, on détruirait chez elles la propension à la leucorrhée, source de plusieurs maladies.

V.

L'nter mi ttence dans les maladies est toujours le résultat de l'intermittence dans les causes qui leur ont donné lieu.

VI.

Le plan incliné, proposé pour le traitement des fractures du fémur, doit être rejeté.

VII.

L'hydropisie ascite ne dépend pas toujours de l'inflammation; mais elle reconnaît souvent pour cause une affection particulière des veines mésaraïques et des vaisseaux absorbans, qui ne remplissent plus leurs fonctions avec intégrité.

VIII.

Chez les sujets scrophuleux, il faut, avec l'emploi des moyens thérapeutiques indiqués, faire coïncider toutes les ressources que nous offre l'hygiène pour établir une prédominance du système sanguin.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non ad aliud transeundum, manente eo quod ab initio visum est. *Sect.* 1, *aph.* 52.

III.

In temporibus quandò eâdem die modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos expectare oportet. *Sect.* 3, *aph.* 4.

IV.

Mulieri in utero gerenti si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat. *Sect.* 5, *aph.* 34.

V.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

VI.

Si metus et tristitia multo tempore perseverant, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

VII.

Ex morbo diuturno alvi defluxus, malum. *Sect.* 8, *aph.* 5.